



ECHO MAGAZINE - 10.5.2018

© Maurice Page

GABRIELLE NANCHEN

« Mon mari m'a empêchée de

Première élue valaisanne au Conseil national, Gabrielle Nanchen avait 25 ans en mai 1968. Elle raconte sa jeunesse rebelle, sa découverte d'un Valais ultraconservateur et ses combats. Si elle allée à Berne, c'est aussi grâce à son mari.

Née en 1943, Gabrielle Nanchen est arrivée en Valais en 1967, un canton qu'elle n'a plus quitté. Elle a fait deux législatures au Parlement fédéral.

Où étiez-vous en mai 1968?
Gabrielle Nanchen: – En mai 1968, j'étais mariée depuis un an avec Maurice et nous emménagions ici à Icoigne, dans cette maison à peine terminée. Le jour où nous avons débarqué, mon mari a dit: «Voilà, notre maison est occupée». Lui suivait de très près ce qui se passait en France avec l'occupation des universités. Nous étions engagés dans le parti socialiste depuis une année. Au cours de mes études en sciences sociales à Lausanne, au milieu des années 1960, j'étais déjà très intéressée par la vie du monde.

Dans le milieu étudiant, on aimait la formule «Choisis ton camp, camarade». Les idées de libération des peu-

ples, des femmes, etc., étaient dans l'air. Nous lisions les journaux, les revues. Il fallait sortir du carcan de l'autorité et du conservatisme.

Nous avons fait un voyage à Paris quelques semaines avant. Nous avons vu que des manifestations se préparaient et que les CRS étaient sur les dents. C'était à la fois assez excitant et un peu effrayant.

Vous vous êtes néanmoins installés dans ce petit village valaisan près de Sion...

– C'est de là que mon mari venait. Lui qui était très rebelle, il avait les pieds solidement enfoncés dans son terroir. Il n'aurait pas imaginé faire autre chose que d'amener sa femme

vivre dans son village et construire une maison sur le pré qu'il avait hérité de sa mère. Ce qui était plutôt conservateur. Je l'ai suivi, mais j'aimais le Valais, la montagne et le ski; nous étions à deux pas de Crans-Montana. Notre jeunesse était aimantée par ces deux pôles: les racines locales et l'appel du monde.

Qu'est-ce qui vous a amenée à vous engager?

– Avec mon mari et une équipe d'amis, nous avons fondé un groupe de jeunesse progressiste qui se voulait plus à gauche que le parti socialiste. Notre premier acte politique a été l'organisation d'une séance d'information sur l'apartheid alors que l'Afrique du Sud était invitée au comptoir de Martigny. Nous avons posé des affiches en ville pour y inviter les gens. Ce n'était pas une manif, juste une conférence avec quelques personnalités. Le lendemain, *Le Nouvelliste* titrait: «La liberté en péril». Ce journal était l'antithèse de ce que nous pensions. Journal d'opinion d'extrême droite, il affichait son soutien

sœurs françaises de Sainte-Clotilde à Aigle. Ce collègue pour jeunes filles de bonne famille était très traditionnel. Les religieuses portaient l'habit. Elles étaient divisées en deux catégories: les mères, qui enseignaient, et les sœurs, qui s'occupaient des basses besognes. Avec mon côté rebelle, j'ai failli me faire mettre à la porte. La supérieure m'a alors fait remarquer que moi et mes neuf sœurs et cousines bénéficions d'un traitement de faveur.

Heureusement, il y avait aussi quelques chanoines de Saint-Maurice, qui m'ont marquée. Mais au début des années 1970, je ne pratiquais pas. Je voyais les prêtres comme des gens réactionnaires, hostiles aux causes que je défendais. En fait, je ne les connaissais pas bien. Lorsque plus tard je suis revenue à l'Eglise, je me suis aperçue que la plupart étaient sympathiques et ouverts au monde.

A l'origine, votre engagement n'avait donc pas une motivation religieuse?

– Non. Je ne faisais pas partie du courant chrétien-social. Ma démarche était essentiellement empirique. L'origine de mon engagement est politique. Ce n'est qu'ensuite que j'ai compris que mes idées étaient finalement assez proches de l'idéal chrétien.

La cause des femmes a été pour vous un engagement prioritaire...

– En arrivant en Valais, en tant que femme, je n'avais pas le droit de vote. Venant du canton de Vaud, où ce droit existait, j'en ai été profondément choquée. Et il y avait beaucoup d'autres choses. En se mariant les femmes perdaient leur nom de famille et leur droit de cité. Amoureuse, je me réjouissais de porter le nom de mon mari, mais mon nom était une partie de mon identité. J'avais aussi postulé pour un emploi

intéressant qui exigeait une licence en sciences sociales. Mais l'employeur a préféré engager un homme, qui en plus avait un nom bien valaisan même s'il avait raté sa licence.

«En se mariant les femmes perdaient leur nom de famille et leur droit de cité.»

Quand j'ai accouché de mon premier enfant, la caisse maladie m'a accordé 140 francs. Il s'agissait d'une indemnité journalière de deux francs par jour pendant septante jours pour le «prix» de mon travail auprès de mon bébé et de ma famille. Cela m'a révoltée. J'aurais préféré que l'on ne me donne rien. Evaluer mon travail à deux francs par jour m'a paru très injuste.

En 1971, vous débarquez au Conseil national!

– Comme les femmes pouvaient désormais être élues, le Parti socialiste valaisan m'a proposé de figurer sur sa liste pour le Conseil national. Dans mon parti, j'étais la seule à avoir fait des études universitaires. Je ne devais pas et ne voulais pas arriver en tête, car j'avais deux bébés. Mais j'ai été élue! Ce fut un choc. Je n'avais même pas voté pour moi! Mon mari m'a empêchée de reculer et s'est arrangé avec sa mère pour s'occuper des enfants et me permettre d'aller à Berne.

Comment y avez-vous été reçue?

– Le milieu était différent du Valais, mais pas machiste. Les premières femmes parlementaires ont été très bien accueillies et entourées. Par exemple, mes collègues valaisans des autres partis faisaient mon éducation civique dans le train pour Berne! C'était très amical. Après huit ans et la venue



«OUI à une AVS plus flexible et toujours solidaire.»

Gabrielle Nanchen, ancienne conseillère nationale



2x OUI à la réforme des retraites le 24 septembre

Sa voix compte encore en Suisse (ici, une affiche en faveur de la réforme de l'AVS en 2017).

Gabrielle Nanchen,
Le goût des autres.
Des nouvelles du vivre ensemble,
Editions Saint-Augustin, 273 p.

En vente à l'Echo Magazine au prix de Frs 29.– (+ frais d'envoi).
Tél. 022 593 03 03
Fax 022 593 03 19
vpc@echomagazine.ch



reculer»

à l'OAS en Algérie et au mouvement intégriste qui allait devenir celui d'Écône tout en se prétendant le quotidien de tous les Valaisans. Le PS était encore très minoritaire et très mal vu. Le groupe progressiste s'est ensuite dissout parce que l'on nous considérait comme des «maoïstes». Mon mari a failli perdre son emploi (il était psychologue, ndlr).

L'Eglise catholique venait de vivre le concile Vatican II. En Valais notamment, ce vent de réforme n'a pas soufflé sans rencontrer de résistances...

– A cette époque, je suivais de loin l'évolution de l'Eglise. J'avais eu une éducation très catholique chez les



© Keystone/Str

d'un troisième enfant, cela n'a plus été possible. Je ne me suis pas représentée. Je garde un très bon souvenir de ces années à Berne.

En Suisse, les années 1960-1970 étaient marquées par une forte immigration et des réactions xénophobes assez musclées...

– J'ai été la première à Berne à demander l'abolition du statut de saisonnier qui pour moi était un système digne du régime de l'apartheid sud-africain. Avoir des enfants clandestins enfermés dans des appartements sans être scolarisés était indigne de la Suisse. Les partis politiques, PS compris, étaient assez ambigus

sur ce thème, peut-être parce que ces gens ne représentaient aucun poids électoral.

Mai 68 a été une sorte de catalyseur. A vos yeux, quel héritage laisse-t-il?

– Le monde a vraiment changé: on peut penser à la place de la femme dans la société, au rôle des jeunes, à l'ouverture aux autres cultures, à la promotion des droits de l'homme, au rejet du racisme, à une vision du monde moins hiérarchique, moins maoïstique, mais plus horizontale et plus systémique.

Mais les soixante-huitards sont devenus des consommateurs comme les autres...

– La beauté de l'espérance et de la vision demeure tout de même. Je ne suis pas spécialement optimiste, mais j'ai l'espérance chevillée au corps. ■

Recueilli par Maurice Page / cath.ch

Ci-dessus
En 1972, les premières femmes élues au Parlement fédéral posent pour la photo. Gabrielle Nanchen est assise au premier rang, deuxième depuis la gauche, entre Tilo Frey et la Fribourgeoise Liselotte Spreng.

Un mort dans le sac à dos

Pourquoi ce livre?

– J'ai désormais trois quarts de siècle derrière moi. J'ai vécu beaucoup de choses. J'ai voulu parler de la fraternité comme seule issue possible à la barbarie ambiante. Mais je ne voulais pas faire de discours ni de prêche. J'ai donc raconté des histoires.

Pourquoi ce titre, «Le goût des autres»?

– Il m'a été inspiré par l'hospitalité africaine. Dès mon premier voyage sur ce continent, j'ai été frappée par les visages, les regards, les sourires, l'accueil. Nous avons besoin de nous inspirer de cette valeur qu'ils n'ont pas perdue. Je dirais même que la fraternité est devenue un impératif politique avec la crise des réfugiés et l'émigration qui ne cesse de croître à cause des guerres et des dérèglements climatiques. Tu es responsable de ton frère, de ce jeune migrant qui te gêne parce qu'il est différent, de cette adolescente qui s'est fait violer...

La difficulté de la relation est au cœur de plusieurs récits...

– Pour une relation réussie, il faut donner et recevoir. Cet échange est comme une respiration. Mais assez souvent, cette réciprocité immédiate n'est pas possible. Comme avec un vieux parent qui n'a plus toute sa tête. On continue alors de donner et c'est là que les valeurs évangéliques nous viennent en aide. La vie nous le rendra d'une autre manière. Il faut aussi accepter qu'il n'y a pas de relation sans conflits et apprendre à les résoudre.

Le pardon est un autre élément essentiel...

– Sans pardon, il n'est pas possible de vivre ensemble. Dire cela, ce n'est pas faire la catho ou donner dans les bons sentiments. Il faut que vérité et justice soient faites, mais après on doit tourner la page. Sans pardon, nous trimballeons un cadavre dans notre sac à dos. ■

MP-cath.ch